

envers le fils du malheureux Jacques Briot, Monsieur Herbin ; mais, quoique les apparences déposent contre moi, croyez bien que, dans cette déplorable affaire, je n'ai été que l'organe sévère mais impartial de la loi. J'aurai donc soin d'Herman Forster...sa vue me serait trop douloureuse pour que je songe à le garder près de moi...Mais, par mon crédit je puis assurer son sort ; il pourra compter sur une place d'abord, et ensuite sur une pension proportionnée à ses besoins...deux cents napoléons, je suppose...Ne trouvez-vous pas la somme suffisante ? dites-le franchement, Monsieur Herbin, aucun sacrifice ne me coûtera.

Pierre Herbin sourit d'une manière étrange et ne répondit rien. Prenant ce silence pour un consentement tacite, M. de Bracciano continua :

—Quant à vous, mon bon Monsieur Herbin, je ne pense pas, qu'à votre âge des fonctions quelconques puissent vous convenir beaucoup. Vous m'avez dit, je crois, que vous étiez pauvre. Eh ! trouvez-vous...qu'une pension égale à celle d'Herman Forster puisse vous suffire ? Je vous répéterai ce que je vous ai dit au sujet de ce malheureux enfant. Si cette pension de deux cents louis ne vous satisfait pas...j'irai jusqu'à trois cents...quoique j'aie des charges bien lourdes...Eh bien ! qu'en dites-vous ? Heim ! mais, pour l'amour du ciel, répondez-moi donc,—s'écria M. de Bracciano, inquiet du silence de Pierre Herbin, qui continuait à le considérer avec son sourire étrange,—si vous avez d'autres prétentions, exposez-les...

Pierre Herbin haussa les épaules.—Ah ! tu crois, citoyen, dit-il au duc... que pour quelques misérables milliers de livres tu achèteras notre silence...Mais, songe donc que demain je puis dire : “ Vous voyez cet homme, il a osé épouser la fille de celui qu'il avait fait périr sur l'échafaud ! Dans son insatiable ambition, dans son insatiable cupidité...il a recherché cette union, sachant que Mlle de Souvry était la fille de sa victime.

—Infamie !—s'écria vivement le duc de Bracciano,—ne savez-vous pas qu'il n'en est rien ? que j'ignorais cette épouvantable circonstance ?

—Eh ! qui croira que tu l'ignorais ? Les pièces originales, la lettre même du marquis n'a-t-elle pas été paraphée par toi, Jérôme Morisson, accusateur public... Croira-t-on, enfin, que tu aies paraphé une pièce sans la lire ?

—Mais c'est infâme, s'écria le duc ; mais dites-donc alors quel prix vous mettez à votre silence ?...

—Quel prix !..quel prix !..Mais c'est toi qui es un infâme de me croire capable de vendre mon

silence pour or ou argent.—Non...ajouta Pierre Herbin d'un ton d'emphase ironique—non ; je viens ici, seulement poussé par l'amour de la vertu...Ni moi, ni Herman, nous n'accepterons rien de toi...meurtier du père d'Herman, de toi...meurtier de mon ami, de toi...meurtier du père de ta femme !

—Malheur ! malheur !..s'écria M. de Bracciano avec un gémissement douloureux !

—Ce que je veux, continua Pierre Herbin...ce que je veux dans mon désintéressement, c'est de rompre une union sacrilège, impie, qui outrage la nature...

—Que dit-il ? mon Dieu ! que dit-il ?—s'écria M. de Bracciano, craignant de comprendre le sens des paroles de Pierre Herbin.

—Je dis que Dieu et les hommes réprouvent ton union avec Jeanne de Souvry, fille de celui que tu as fait périr. Je dis que si à l'heure même...tu ne rédiges pas une demande de divorce...basée sur...qu'importe quelle raison, demain je livre ces pièces à la publicité...Et bien ! maintenant crois-tu que la loi hésite un moment à arracher ta femme à ton odieux pouvoir ? Te vois-tu couvert d'opprobre...objet de l'horreur générale...privé de tes emplois, de tes honneurs...car on ne doutera pas un moment que tu n'ais su que Montbard était le marquis de Souvry...Sa lettre n'était-elle pas paraphée de ta main...Comment alors concevoir que, lorsque tu as entendu pour la première fois le nom de Mlle de Souvry, cette circonstance ne se soit pas rappelée à ton esprit?...L'Empereur enfin...ne te traitera-t-il pas sans la moindre pitié, de peur qu'on ne le croie complice de ton infamie !

M. de Bracciano resta un moment accablé.

—Puis il s'écria, dans sa rage et dans son désespoir :

—Je vois tout maintenant...C'est le colonel qui a découvert ces papiers...Tu es son instrument...Il n'a quitté Vienne si précipitamment, malgré les ordres et en bravant toute colère de l'Empereur, que pour venir jouir du résultat de cette infernale machination...

Le colonel arrive !...c'est bon à savoir—dit tout bas Pierre Herbin...Il ne soupçonne pas Herman...Tant mieux encore !...Laissons-le dans cette erreur, elle peut nous servir ; mais faisons d'une pierre deux coups, et employons le duc à l'arrestation de Surville, si celui-ci venait trop tôt pour nos projets. Ecoute, Jérôme Morisson, reprenait-il—la preuve que je ne suis pas dans l'intérêt du colonel, c'est que je puis te donner un bon conseil...que je changerai en ordre...si tu ne l'exécutes pas...le ministre de la police est de tes amis ; écris-lui à l'instant de faire, au nom de